

Ce pays-là Carnets de Dresde — été 2006 (3^e partie)

Stéphane Lépine

Volume 49, numéro 4 (278), novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (2007). Ce pays-là : carnets de Dresde — été 2006 (3^e partie). *Liberté*, 49(4), 94–104.

Ce pays-là

Carnets de Dresde – été 2006 (3e partie)

Stéphane Lépine

Dresden, Tal der Ahnungslosen. Dresde, vallée des Inconscients, des Ignorants. C'est ainsi très souvent que l'on se plaît à désigner Dresde en Allemagne de l'Ouest.

« Ti-Jos connaissant » en allemand se dit *Besserwisser*, terme que les Allemands de l'Est se sont empressés de transformer, pour désigner les Allemands de l'Ouest, en *Besserwessi*. Et les Allemands de l'Ouest de répliquer par un cinglant *Jammerossi* [plaignards de l'Est].

Les Dresdois adorent, il est vrai, « faire pitié ». C'est même leur spécialité. Et le révisionnisme historique qui a pollué les pensées sous le communisme et qui continue encore très souvent de les polluer sous le nouveau régime ne fait que contribuer à déformer leur vision de l'Histoire. Les documentaires abondent sur la ville martyre, bombardée par les méchants Alliés et, jusqu'à tout récemment, il n'était pas rare que l'on multiplie par dix le nombre des victimes des bombardements des 13 et 14 février 1945, qui s'élève en vérité à environ 30 000. Durant les années communistes, on a bourré le crâne des enfants avec des interprétations biaisées de l'histoire, leur disant que leurs parents avaient été des résistants au fascisme, que les Allemands de l'Ouest étaient responsables de leurs malheurs et de la destruction de leur si belle ville baroque. Mais on oubliait de dire que Hitler était accueilli en héros à Dresde, que, lorsque l'on présentait *Der Rosenkavalier* de Richard Strauss au Semperoper durant la guerre, la salle était pleine de chemises brunes et de svastikas, et qu'au même moment, à la gare de la

nouvelle ville (Bahnhof Neustadt), les trains partaient pour Buchenwald et pour Auschwitz.

« Déjà à cette époque, j'étais censé écrire sur Dresde. Ce n'était pas cette opération aérienne-là qui avait la vedette aux États-Unis en ce temps-là. Par exemple, très peu d'Américains se rendaient compte que cela avait été beaucoup plus meurtrier qu'Hiroshima. Je n'en étais pas conscient non plus. On n'avait pas fait beaucoup de battage. [...] C'est alors que j'ai écrit à l'armée de l'air pour avoir des détails sur le bombardement de Dresde : qui en avait donné l'ordre, combien d'avions y avaient pris part, quelle en était la raison, quel bien en avait-on tiré, etc. Le monsieur qui accusa réception de ma lettre était, comme moi, chargé de relations. Il exprimait ses regrets, mais les renseignements demeuraient hautement confidentiels.

J'ai lu sa réponse à haute voix à ma femme, et j'ai explosé : "Confidentiel ? Pour qui, bon Dieu ?"

[...] J'ai passé la nuit dans une des chambres d'enfant. O'Hare avait placé à mon intention un livre sur la table de nuit. C'était : *Dresde, son histoire, son théâtre, son musée*, de Mary Endell. Il datait de 1908, et l'introduction s'ouvrait sur ces mots :

Nous espérons que ce moderne ouvrage se révélera utile. Il se propose de présenter au lecteur de langue anglaise une vue d'ensemble de l'évolution architecturale de Dresde; de son épanouissement musical grâce au génie de quelques hommes; il attire enfin l'attention sur certains chefs-d'œuvre artistiques qui font de son musée le lieu d'élection de ceux qui sont en quête d'impressions durables.

Un peu plus loin, je lus l'historique suivant :

En 1760, Dresde eut à subir le siège des Prussiens. Les canons ouvrirent le feu le 15 juillet. Le musée de peinture fut incendié. De nombreux tableaux avaient été transportés au Königstein, mais certains furent gravement détériorés par des éclats d'obus, en particulier le "Baptême du Christ" de Francia. De plus, le clocher de la majestueuse Kreuzkirche d'où on avait observé jour et nuit les mouvements de l'ennemi était en flammes. Il devait bientôt

s'effondrer. En contraste avec le sort pitoyable de la Kreuzkirche, les bombes prussiennes rebondissaient comme grêle sur les courbes du dôme de pierre de la Frauenkirche. Frederic fut contraint d'abandonner le blocus quand il apprit la chute de Glatz, point faible de ses récentes conquêtes. "Nous devons nous diriger vers la Silésie afin de ne pas tout perdre."

Dresde fut affreusement saccagée. Quand Goethe, alors jeune étudiant, visita la ville, il découvrit encore de tristes ruines : "Du dôme de l'église Notre-Dame, j'apercevais, parsemant la belle ordonnance de la ville, ces tristes ruines; cependant le bedeau louait le talent de l'architecte qui avait su prémunir l'église et sa coupole contre une catastrophe si peu souhaitable, et les avait construites à l'épreuve des bombes. Le bon sacristain, me désignant alors les ruines de toutes parts, prononça pensivement ces mots : 'Voilà ce qu'a fait l'ennemi!'" »

Kurt Vonnegut, *Abattoir 5*,

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Lucienne Lotringer,
Éditions du Seuil, collection «Points», 1971.

« *Was bedeutet Aufarbeitung der Vergangenheit?* » (Theodor Adorno, 1959). « Que signifie (venir à bout? surmonter? assumer?) le passé? » Comment traduire *Aufarbeitung* en français?

« 13 février 1945. – [...] "Après coup on ne sait plus ce qui s'est passé. J'entendais hurler des milliers de gens, toute la ville hurlait, et puis les bombes, les avions, les maisons qui s'écroulaient..."

[...] "Elle était couchée dans la rue, dit l'homme. Avec l'enfant. Comment était-ce arrivé, je n'en sais rien. Elle a enroulé l'enfant dans ses jupes et s'est mise à courir entre des parois de feu. Tout brûlait, toute la ville, les rues étaient changées en fours, mais on voyait à peine les flammes tant il y avait de fumée. En une demi-minute, ses cheveux et ses vêtements s'étaient consumés sur elle et elle pensait étouffer à cause de la fumée et du feu, qui avait absorbé tout l'oxygène. Elle m'a raconté que partout ça sentait la chair grillée. Sur une place, elle a trouvé un

couvre-théière, dont elle s'est coiffée; elle a repris haleine un moment, mais alors elle a dû chercher un abri à cause des bombes qui tombaient sur les réfugiés de Bohême; ils rampaient pêle-mêle comme des larves sanglantes. Cherchant à hâter leur fin, des gens traînaient dans les flammes la moitié de corps qui leur restait, un homme frappait sur les pavés le corps déchiqueté d'un enfant, jusqu'à ce que mort s'ensuive."

[...] "Et alors, la tempête a éclaté. C'était l'effet de la différence de pression, ou d'autre chose du même genre, on en a parlé plus tard dans les journaux. Du fait de la chaleur de la ville, un vent de tempête s'est mis à souffler des collines. Bien sûr, l'incendie a redoublé de violence, mais au moins il y avait de l'air, vous comprenez. Je ne sais pas comment elle a fait son compte, mais elle s'est remise en route; et sans savoir où ni combien de temps. En tout cas les bombardements ont cessé, il n'y avait plus que quelques avions par-ci, par-là dans le ciel. Enfin toujours est-il que, brusquement, elle s'est retrouvée hors des incendies, dans une espèce de fraîcheur. Elle ne pouvait plus rien voir, vous comprenez, mais brusquement elle a senti qu'elle marchait sur l'herbe et qu'il y avait des gens couchés partout, et alors elle est arrivée à l'eau. L'Elbe. Elle a dit : le ciel lui-même ne peut donner la même béatitude que l'eau de l'Elbe à ce moment-là. Partout des gens se tenaient immobiles, plongés dans l'eau jusqu'au cou, sans gémir ni parler, dans l'eau, simplement. Elle a mouillé la petite fille, l'a prise sur son épaule et s'est avancée, elle aussi, le plus loin possible dans l'eau; et c'est alors que l'avion est venu. Peut-être à dix mètres de hauteur, et il est venu avec les hurlements des gens. Elle a cru sentir une morsure à la jambe; notre fille lui a échappé et elle l'a cherchée dans l'eau à tâtons, mais elle n'a pas pu la retrouver..." »

Harry Mulisch, *Noces de pierre*,

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Maddy Buysse et
Philippe Noble, Éditions Calmann-Lévy, 1985.

« Dans les décennies qui ont suivi 1945 en Allemagne, il est une question qui, à ma connaissance, n'a jamais fait l'objet d'un

débat public. C'est celle de savoir si – et, le cas échéant, dans quelle mesure – le projet de bombardements aériens illimités, approuvé depuis 1940 par les différentes factions de la Royal Air Force et mis en pratique depuis février 1942 au prix d'un déploiement inouï de ressources militaires et humaines, était stratégiquement et moralement justifiable. La raison de cette absence de débat est sans doute qu'un peuple qui avait assassiné et exploité jusqu'à la mort des millions d'hommes était dans l'impossibilité d'exiger des puissances victorieuses qu'elles rendent des comptes sur la logique d'une politique militaire ayant dicté l'éradication des villes allemandes. [...] pourquoi les écrivains allemands ne voulaient ou ne pouvaient-ils pas décrire cette dévastation des villes allemandes qui avait été vécue par des millions de personnes? Je suis tout à fait conscient que mes notations, qui n'ont rien de systématique, ne satisfont pas à la complexité de l'objet, mais je crois même que sous leur forme imparfaite elles jettent certains éclairages sur la manière dont la mémoire individuelle, la mémoire collective et la mémoire culturelle procèdent lorsqu'elles sont confrontées à des expériences qui dépassent le seuil du supportable.»

W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire, naturelle*, essai traduit de l'allemand (Allemagne) par Patrick Charbonneau, Éditions Actes Sud, 2004.

Contrairement à une ville comme Hiroshima, qui a souhaité conserver les traces de la destruction du 6 août 1945, et à d'autres villes allemandes quasi rasées et qui sont aujourd'hui des villes nouvelles, Dresde a fait le choix de la reconstruction à l'identique. Comme si rien ne s'était passé? Je ne crois pas qu'il s'agisse pour eux d'une façon d'oublier. Comme le note encore Sebald, «en ex-RDA, la guerre aérienne n'était pas un thème que l'on avait évité, et tous les ans on avait commémoré le raid sur Dresde». Ce fut le cas en musique, par exemple, grâce entre autres à un compositeur comme Rudolf Mauersberger, dont le motet funèbre *Wie liegt die Stadt so wüst* fut créé dans les ruines de la Kreuzkirche et dont le *Dresdner Requiem*, composé en 1947-1948, connut plusieurs remaniements jusqu'en 1961 et est interprété presque chaque

année en février. Mais le travail de mémoire opéré par les Dresdois n'en demeure pas moins complexe et douloureux.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Saxe s'est retrouvée dans la zone occupée par l'armée soviétique, devenue République démocratique allemande (RDA) en 1949. L'auteur de théâtre Heiner Müller, qui est né à Eppendorf, un village situé entre Dresde et Chemnitz (anciennement Karl-Marx-Stadt), a intitulé son autobiographie *Guerre sans bataille – Vie sous deux dictatures*. Les Saxons – et les Dresdois par conséquent – ont en effet vécu sous deux dictatures : le nazisme et le communisme. Pour les habitants de Dresde, la reconstruction à l'identique correspond d'une certaine manière à un désir d'effacer ces deux dictatures, à une volonté, empreinte de nostalgie pathétique, de retrouver cette « Florence du Nord » associée à leurs yeux à ce que la culture allemande avait de meilleur.

On trouve encore à Dresde d'immenses murales communistes, comme celle que l'on voit sur un mur du Kulturpalast, dépeignant dans le plus pur style réaliste socialiste la victoire des ouvriers – murale recouverte depuis des années de bâches vertes à demi translucides et qui attend qu'une décision politique soit prise. Qu'en faire? Laisser bien visibles, à ciel ouvert, ces traces du passé? Les mettre dans un musée? Comme le Berlin dépeint par Régine Robin dans son admirable *Berlin chantiers – Essai sur les passés fragiles* (Stock, collection « Un ordre d'idées », 2001), Dresde « est une ville laboratoire de la mémoire où s'oppose l'amnésie à la sacralisation pétrifiée des commémorations et aux faux-semblants des reconstitutions. »

La Frauenkirche [église Notre-Dame] est devenue le symbole de la ville de Dresde et de sa reconstruction. On dit que l'église est restée debout durant deux jours après les fameux bombardements des 13 et 14 février 1945, mais qu'elle se serait finalement écroulée comme un château de cartes. Et le tas de pierres est resté là durant près d'un demi-siècle, au cœur de la ville, jusqu'à ce que, avec l'apport des Alliés, et entre autres de la compagnie

IBM, on reconstruit cette église luthérienne en utilisant en partie les pierres d'origine, 43 % de ces pierres ayant été récupérées dans les amas de gravats et réincorporées dans la nouvelle façade et dans l'autel. Le visiteur peut d'ailleurs reconnaître à leur couleur ces pierres d'origine dans la Frauenkirche, *wiederaufgebaut* [reconstruite] pour la modique somme de 180 millions d'euros, somme rassemblée grâce au soutien de quelque 600 000 particuliers, institutions et entreprises d'Allemagne et de l'étranger, qui ont couvert les deux tiers des coûts de ces travaux.

Les Dresdois sont souvent épouvantablement conservateurs. Dresde était un repaire de fascistes dans les années 1930 et 1940 ; aujourd'hui on y vote à droite et le spectre néonazi plane sur la ville comme l'ombre de Méphisto dans le *Faust* de Murnau. On crée un opéra contemporain d'Adriana Holzkay au Semperoper ? La salle est vide et on réclame le *Freischütz* de Carl Maria von Weber ! On veut construire une nouvelle synagogue dont l'architecture rompt avec le baroque de la ville ? Vous n'y pensez pas ! Toutefois, comme c'est le cas dans beaucoup de ces villes de province accrochées au passé, la scène alternative y est singulièrement vive et effervescente. Ainsi, qui échappe au Dresde des touristes et s'aventure dans Neustadt [la nouvelle ville], au-delà de l'Augustusbrücke et de l'Albertplatz, découvre une autre ville, qui n'a rien d'un chromo ringard.

Article paru dans *Der Spiegel* sous le titre « Tolérance zéro » :

« La génétique : telle est la nouvelle arme de l'Allemagne dans la lutte contre les crottes de chien. Lasse de ses trottoirs souillés, la ville de Dresde entend confondre les propriétaires indéliques grâce à des tests d'ADN. Objectif : constituer un fichier génétique des toutous afin d'identifier les auteurs des déjections et d'épingler leurs maîtres. La loi contraint à ramasser les excréments, mais beaucoup préfèrent prendre la tangente dès que leur animal s'est soulagé. À en croire le tabloïd *Bild*, les toutous teutons génèrent chaque jour quelque 1 500 tonnes d'étrons. Karl Jobig, conseiller d'arrondissement de la vieille ville de Dresde, a décidé de prendre le problème à bras-le-corps. Son projet n'attend plus que le feu

vert du conseil municipal. Techniquement, explique le *Science Week* de Vienne, l'idée est parfaitement réalisable. C'est d'ailleurs cette technique qu'utilise le WWF¹ pour suivre à la trace les ours autrichiens. Le laboratoire d'analyses génétiques de Jüterbog, dans le Brandebourg, a confirmé la faisabilité du test. Si le projet est adopté, les propriétaires de chiens – qui sont tenus de faire enregistrer leur compagnon et de payer une taxe annuelle – devront fournir un échantillon de salive de leur animal. En un an, la ville de Dresde pourrait disposer des empreintes génétiques des 12 500 quadrupèdes enregistrés. L'opération serait rentable au bout de sept mois, assurent les promoteurs. Les amendes devraient se situer entre 180 et 600 euros, le coût d'analyse de chaque étron revenant à 75 euros. Seule ombre au tableau : ce calcul ne prend pas en compte la flopée de chiens errants de la ville. Mais Jobig ne démord pas. La lutte anticrottes sera un succès, martèle-t-il. "J'ai le flair pour ce genre de choses." »

Les Saxons sont aimables. Voilà une qualité qui se perd et que l'on tend à mésestimer. Comme je le disais à une amie, venue me retrouver pour quelques jours et à qui je servais de *Reiseleiter*, le couple d'Allemands rencontré dans la petite maison de Goethe (située dans son jardin de Weimar) et avec qui nous avons échangé quelques mots vaut bien des *Sehenswürdigkeiten* [attractions touristiques]. Il en est de même pour le sympathique serveur dans ce restaurant situé tout près de l'église St. Peter und Paul de Weimar, où est exposé le fameux triptyque de Cranach l'Ancien, pour la serveuse du café Am Thor de Dresde qui me reconnaît d'année en année et m'apporte *mein großes Bier* avant même que je l'aie commandée, pour les dames de la poste et de la blanchisserie, qui m'accueillent comme si j'étais un ami de la famille. Dans un monde qui globalement vous désespère, ces rencontres et ces contacts chaleureux, même sans lendemain, acquièrent une importance capitale.

1. *World Wildlife Fund* (littéralement, Fonds mondial pour la vie sauvage).

À Dresde comme à Montréal, j'ai mes marchés, mes restos, mes parcours, mes habitudes. À Montréal, c'est le marché Atwater, ce sont mes amis Armand et Ange Forcherio chez Nizza, ce sont les restos Europea et Vintage, où je suis également accueilli comme un membre de la famille ; à Dresde, c'est la boutique Savoir-vivre, tenue par mon cher Uwe Sochor, c'est le comptoir de soupes rue Bischofsweg, c'est Le Petit Maroc, c'est la terrasse du Paulaner's et celle du Zwinger, c'est le café Am Thor et mon restaurant chinois. Je suis un indécrottable provincial. J'aime la vie de quartier, j'aime le café pris avec le marchand, accoudé à son comptoir, les échanges de délicatesses, j'aime que la fleuriste connaisse mes goûts, que le jeune homme qui déchire les billets au Semperoper se réjouisse de me revoir et évalue mes progrès en allemand d'une année à l'autre, que le garçon de café sache que je déteste les vins blancs de Radebeul et que je leur préfère ceux de la Moselle. Je vis à Dresde comme dans un roman de Simenon ou dans un film de Chabrol. Oui, un indécrottable provincial !

À Berlin, la Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche, église dévastée par les bombes et reconstruite selon des plans d'Egon Eiermann, est surnommée « *der hohle Zahn* », la dent creuse (ou cariée). Elles sont fort nombreuses à Dresde, ces dents cariées. Dans cette ville, comme dans beaucoup de villes de l'ancienne Allemagne de l'Est, où le paysage urbain ressemble à une publicité pour la chirurgie esthétique (avant/après) et où est bien visible la ligne de démarcation entre les bâtiments restaurés et ceux qui attendent encore le bistouri du chirurgien, il y a, au milieu de quartiers entièrement retapés, des immeubles qui font tache : couverts de graffitis, parfois entourés de jardins en friche, ces maisons aux vitres brisées, ces anciennes casernes militaires, aujourd'hui squattées par les punks et que les Dresdois ne voient plus, attirent l'attention des visiteurs. Mais pourquoi laisse-t-on ainsi certains immeubles à l'abandon ? C'est qu'on ne sait pas encore avec précision à qui ces maisons appartenaient et à qui elles appartiennent encore. Peter Schneider a écrit un roman formidable, *Chute libre à Berlin* (Grasset, 2000),

dans lequel est évoquée par la bande cette question délicate. Dans certains cas, ce sont des maisons de Juifs envoyés dans les camps et dont les descendants peuvent encore aujourd'hui réclamer la possession. Et, malgré toutes les annonces placées un peu partout à travers le monde, celles-ci demeurent non réclamées et « en attente de classement ». D'autres étaient habitées par des Allemands qui, sous le communisme, sont partis à l'Ouest ou à l'étranger, et qui peuvent à tout moment revenir et prouver, papiers en main, que c'est ici chez eux. Entre 1961 et 1989, ces maisons étaient aussi parfois occupées par des Russes qui, au moment de la chute du mur, ont pris la poudre d'escampette et ont fui le pays en moins de temps qu'il n'en faut pour crier *Wende* [tournant]. Les autorités de la ville attendent donc, avant de donner le feu vert et d'autoriser la vente, d'être tout à fait sûrs que personne ne viendra ensuite chasser les nouveaux occupants.

Inauguration à Berlin le 10 mai 2005 du Mémorial de la Shoah, conçu par l'architecte Peter Eisenman :

- On espère ne plus jamais revoir une horreur pareille, dit l'un.
- Vous n'êtes pas obligé de revenir ! dit l'autre.

« *Dieses Objekt ist zu verkaufen* ». Cette banderole appliquée sur la devanture d'un immeuble Königsbrückerstraße attire chaque matin mon attention. Mis à part le caractère incongru de la formulation pour un francophone [« Cet objet est à vendre »], on ne peut qu'associer cette annonce au fait que presque tout Dresde est actuellement à vendre. Le taux de chômage atteignait en Saxe en avril 2006 le niveau inquiétant de 18,5 %. Et les loyers y sont relativement élevés. Les Dresdois sont par conséquent de moins en moins nombreux. Ils partent, à la recherche d'un nouvel Eldorado. Il n'y a plus de place pour eux ici. Mais qui l'achètera, « cet objet » ? Un Allemand de l'Ouest ? Pas sûr. Que viendrait-il faire ici à l'Est, où les salaires sont beaucoup plus bas qu'à l'Ouest ? Les Italiens ? Ils ont déjà acheté les plus beaux appartements de Saint-Pétersbourg, tous les penthouses somptueux qui longent

les canaux. Les Américains et les Britanniques? Il n'y en a pratiquement pas à Dresde. On dirait qu'ils n'ont pas envie de revenir dans cette ville qu'ils ont bombardée. Les Russes? Vous voulez rire! Alors « *dieses Objekt* » risque fort de rester longtemps « *zu verkaufen* » et la ville de continuer ainsi à se vider lentement.